

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard,
René Bolduc, Yvan Cliche, David Laporte et Michel Pleau

Numéro 165, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bernard, M., Bolduc, R., Cliche, Y., Laporte, D. & Pleau, M. (2022). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (165), 44–49.

Justine Lévy

SON FILS

Stock, Paris, 2021, 182 p. ; 29,95 \$

De quel fils s'agit-il ? L'autrice, fille du philosophe Bernard-Henri Lévy, s'immisce dans la psyché de la mère de l'artiste Antonin Artaud, le fils en question, pour développer une histoire d'adoration maternelle. Euphrasie Nalpas-Artaud est aussi bizarre que pouvait l'être son enfant adoré et leur relation l'est tout autant. Surréaliste.



Loin de ses habituels romans autofictifs dans lesquels ses liens familiaux ou amoureux prenaient toute la place, et pour cause oserait-on dire, l'écrivaine Justine Lévy franchit le pas qui la séparerait du roman pour se glisser dans la peau de cette mère maniaco-possessive, et aussi rejetée par son génial descendant. Par le biais du journal imaginaire d'Euphrasie Nalpas-Artaud (1870-1952) – bien documenté et frôlant

sans doute la vérité –, *Son fils* permet de suivre sinon de comprendre la vie d'Antonin Artaud, l'écrivain, poète, acteur et homme de théâtre français (1896-1948).

Née en 1974 dans un milieu fortement médiatisé, Justine Lévy n'était évidemment pas présente lorsque ses parents se sont aventurés, en 1969, au cœur de la Sierra Madre mexicaine, sur les traces mythiques d'Antonin Artaud. Cinquante ans plus tard, l'autrice revient pourtant sur la vie du théoricien du « théâtre de la cruauté » et sur la descente en enfer de cet artiste incompris. Interviewée, elle a déjà expliqué l'importante présence de l'écrivain Artaud dans la bibliothèque familiale. Son demi-frère Antonin Lévy ne lui doit-il pas d'ailleurs son prénom ?

Quant à Antonin Artaud, surnommé Nanaqui, né à Marseille dans une famille bourgeoise aisée, il a connu une enfance heureuse. Sa mère est fière de son aîné. « Nous lui avons inculqué de bonnes valeurs familiales et catholiques. Et puis, il est beau, et tellement intelligent, passionné, sensible. » Que s'est-il passé pour que ce jeune homme adulte devienne un sans-abri, un toxicomane, un patient assidu de différents asiles d'aliénés ? « Un clochard. Un vagabond, mon fils. Je n'en crois pas mes yeux. Fou, à la limite, on s'y fait, on s'habitue, et puis on n'y peut rien. Mais clochard ! » Souvent malade, le jeune Artaud a très tôt connu la douleur, l'électrothérapie et les médicaments abrutissants, puis la dépendance au laudanum, les électrochocs, l'internement.

Impuissante, sa mère essaie de le comprendre et de l'aider. Elle craint sans cesse pour sa vie, lorsqu'il part dans ses quêtes mystiques au Mexique ou en Irlande, lorsqu'il ne donne plus de ses nouvelles, lorsque à Paris il vit avec des femmes qu'elle déteste, dont Anaïs Nin, ou avec des amis en qui elle n'a pas confiance, les Desnos, Breton, Balthus, Paulhan ou Picasso. Mater dolorosa, mère courage, ou mère surprotectrice et dévorante, atteinte du syndrome de Münchhausen ? « Ils ont insinué, ils ont sous-entendu, que je l'avais rendu malade exprès pour pouvoir ensuite le soigner. »

Justine Lévy retrace avec habileté le carrousel d'émotions que vit cette mère folle d'inquiétude pour cet être génial et autodestructeur. Une présence étouffante, sûrement, et un amour indéfectible, bien que maladroite, pour son propre enfant.

Michèle Bernard

Julie Bouchard

FÉROCEMENT HUMAINES

Pleine Lune, Lachine, 2021, 149 p. ; 21,95 \$

Avertissement : fort risque d'attachement aux personnages de ce recueil. Férocement réussi, serait-on tenté de reprendre à notre compte pour qualifier le second recueil de l'autrice qui a obtenu le Prix de la nouvelle Radio-Canada deux années consécutives, et l'on comprend pourquoi.



Les neuf nouvelles réunies dans ce recueil ont pour figures centrales, comme le souligne la narratrice de la dernière nouvelle, « Vie et mort des écrivaines », « quelques anonymes, quelques presque mortes, quelques mères, peut-être la mienne, mais toutes, m'a dit un cher ami qui les a fréquentées, *férocement humaines* ». Et elles le sont, assurément. À commencer par Vivian Vachon, sœur de Maurice Vachon, mieux

connu sous le surnom de Mad Dog Vachon, dans le texte qui ouvre le recueil. La nouvelle braque ici les projecteurs sur la vie méconnue de la lutteuse québécoise. Elle se déploie comme dans un ring. Dans le coin droit, le narrateur nous la présente, voici Vivian Vachon, décline ses antécédents familiaux, ses traits propres, la voiture qu'elle conduit, une Buick, le décor qui s'affiche autour d'elle, l'état du monde en cette fin août 1991 ; puis, dans le coin gauche, un jeune homme dans la vingtaine, né par césa-

rienne, qu'on appellera Junior, qui conduit un 4 x 4 avec les facultés affaiblies, alors que circule sur la même route un dix roues dont on devine qu'il aura un rôle à jouer dans le drame qui se met en branle, que Gorbatchev est toujours président de l'URSS et qu'une recrue de la SQ, tapie sur le bord de la route, pointe un radar en direction de Vivian qui, s'il faut en croire l'appareil, roule ce soir-là 503 km/h au-dessus de la limite permise. On le voit, les détails réalistes abondent, mais ils ne seront pas un frein au récit, ni dans cette nouvelle, ni dans celles qui suivent. Tous les éléments sont en place pour que survienne le drame appréhendé, qui se produit effectivement sous nos yeux puisque, comme le souligne le narrateur, « la vie est ainsi faite : nous sommes tous, la plupart du temps, tel un Pigeon (c'est le nom de la recrue de la SQ), sur le bord de l'autoroute, au mauvais endroit, au mauvais moment ».

Julie Bouchard sait mettre à profit le célèbre précepte cher aux auteurs américains : *Show, don't tell*. Le style est vif, alerte, rythmé, et ne laisse place à aucun temps mort. S'entremêlent dans ces histoires drames personnels, état du monde en parfaite déliquescence, humour, voire ironie (Julie Bouchard maniant ici l'utilisation des parenthèses et des apartés avec efficacité et doigté). S'y retrouvent des escapades en voiture qui ne sont pas sans rappeler le film mythique de Ridley Scott, *Thelma et Louise* (réalisé, coïncidence?, en 1991, ce qui correspond également à l'année où survient l'accident dans la première nouvelle), autant pour l'action qui s'y déroule, ses héroïnes, que pour le côté déjanté des histoires. Certaines nouvelles sont inspirées de faits divers, dont l'une, « Sue et Cindy à Split Landing, fin juillet », qui se passe ans un village de l'Ouest canadien au moment où un drame y secoue la communauté à l'été 2019. Les personnages entrent en scène les uns après les autres, comme au théâtre. Une fois le décor planté – un village perdu au milieu de nulle part, les protagonistes introduits, deux adolescents en cavale soupçonnés de meurtre –, les détails sur le quotidien des résidents judicieusement répartis, on assiste à l'étiollement d'un couple. La force de l'écriture, avant tout évocatrice, repose ici sur ce qui est suggéré sans jamais être nommé. L'ombre tutélaire de Raymond Carver se laisse deviner ici et là, comme la musique de Nino Rota se fait entendre.

Dans la nouvelle qui clôt le recueil, la narratrice entremêle sa voix à celles de Marie Uguay, de Sylvia Plath, de Virginia Woolf, écrivaines *féroce*ment humaines. Pour sombres que puissent par moments paraître ces histoires, ainsi que le souligne l'un des personnages de cette nouvelle, elles n'en sont pas moins émouvantes et lumineuses : « [...] je n'ai pas l'impression d'avoir un choix, déclare la narratrice, car, en matière de contenu, et pour le dire très simplement, on bricole du mieux qu'on peut, me semble-t-il, avec ce qui a été ».

Chose certaine, Julie Bouchard sait drôlement bien bricoler ses histoires.

Jean-Paul Beaumier

Mélanie Béliveau

DANS LE VENTRE DU VENT

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2021, 66 p. ; 15 \$

J'ai ouvert le premier recueil de l'autrice comme un promeneur solitaire ouvrirait l'espace devant lui : à la recherche non pas de nouveautés bricolées, mais d'une continuité très humble dans le tracé d'une écriture.



Avançant dans la lecture des poèmes, j'ai eu le sentiment très étrange d'arriver au seuil d'une voix où quelqu'un m'attendait. Du moins, une présence.

Lire le premier livre d'une poète, c'est assister au big bang de sa création et de son être : on devine l'expansion que l'œuvre prendra. On entend l'amorce d'une parole devant le monde, une manière de bouger les mots.

Ce mouvement, venant de réalités intimes parfois très anciennes, donne à voir le poème.

Peut-être faut-il, chaque fois qu'une nouvelle voix s'avance vers nous, réapprendre à lire ? Et quitter le langage rationnel et utilitaire pour aborder une autre rive ?

L'autrice amorce ainsi son recueil : « Pour vous murmurer / j'ai besoin / d'espace ». En effet, nous entrons dans un autre moment de la respiration poétique, dans le murmure, cette sonorité dont il faut s'approcher si on veut « saisir » la réalité. La poésie recherche un lieu où naître à l'autre sera possible.

Le thème de la naissance traverse tout le livre. On pourrait croire que la poète écrit le « ventre arrondi ». *Ventre et vent* : ces mots dégagent, par leur résonance, une sorte de fraîcheur originelle, un souffle qui remue. Elle écrit : « j'ai une petite vie à donner au monde / je vous le promets », et plus loin : « je suis un brasier de paroles / dans un jardin amniotique ». Aussi : « il faut être blanc comme le fœtus / pour enfoncer le regard jusqu'aux berges / et oser naître quand même ».

Mélanie Béliveau nous donne à lire ces deux vers magnifiques : « mon cœur est un morceau de verre / dans l'aube ». Voici une image que le lecteur de poésie rêve de rencontrer. Elle nous met à l'écoute d'une certaine réalité mystérieuse que toute une vie ne parviendra pas à cerner complètement.

Dans ce livre, « la lumière pardonne toujours / à la lumière », « l'automne est un enfant bruyant / les doigts barbouillés d'acrylique » et « sur le calendrier / une main se perd dans l'espace ».

Pour « être aussi près de maintenant que possible », la poète dit la tempête, le désespoir, la tristesse, la mort, mais aussi l'amour, la lumière, les repères et l'enfance.

La quatrième de couverture nous apprend que Mélanie Béliveau est née à Victoriaville en 1976 et qu'elle a grandi dans la région de Trois-Rivières. Médecin de famille, elle exerce en Estrie. Elle est mère de quatre enfants. Ces éléments biographiques ne sont pas anecdotiques. Ils font partie intégrante du recueil, éclairant « l'en-dessous » des poèmes.

Michel Pleau

Willy Vlautin

DEVENIR QUELQU'UN

Trad. de l'américain par Hélène Fournier

Albin Michel, Paris, 2021, 282 p. ; 34,95 \$

Cinquième roman de cet écrivain et musicien country originaire du Nevada, *Devenir quelqu'un* expose les efforts d'un jeune rancher pour se prouver qu'il peut devenir un grand boxeur.



Horace Hopper, jeune « gothique » de 21 ans aux origines païutes et blanches, est considéré comme une sorte de fils adoptif par Eldon et Louise Reese, le couple de vieux ranchers qui l'emploie depuis sept ans sur sa propriété située à une centaine de kilomètres de Tonopah, dans le Nevada. Puis, un jour, déterminé à devenir un champion de boxe sous le nom d'Hector Hidalgo,

Horace prend le car pour Tucson et s'en va mettre sa bonne étoile à l'épreuve. S'il est un redoutable cogneur, Horace a la fâcheuse manie de se figer devant ses adversaires. C'est donc un apprentissage à la dure qui l'attend. Mais parviendra-t-il à encaisser tous les coups ? « Être soi-même demande d'avoir du cran », observe avec perspicacité le vieil Eldon. Le sport, on l'aura compris, sert ici de métaphore au destin. Rejeté très tôt par ses parents, exploité par son coach et abandonné par sa petite amie, Mariana, qui doit en épouser un autre, Horace va de déconvenue en déconvenue. Les Reese, de leur côté, tout en étant rongés d'inquiétude pour lui, affrontent eux aussi leur part de difficultés. Les douleurs lombaires d'Eldon l'empêchent de monter à cheval, ce qui rend la vente du ranch de plus en plus inéluctable.

Si le sujet ne brille pas forcément par son originalité – ce n'est certes pas la première fois qu'on lira l'histoire d'un jeune idéaliste qui peine à trouver sa place dans le

vaste monde –, le traitement que lui réserve Vlautin est tout simplement bouleversant. Une empathie, une tendresse hors du commun se dégagent de la plume de ce romancier qui compte, assurément, parmi les meilleurs de sa génération.

Patrick Bergeron

Simon Roy

FAIT PAR UN AUTRE

Boréal, Montréal, 2021, 232 p. ; 27,95 \$

What's in a name? interroge Shakespeare dans *Roméo et Juliette*. Est-il faux, ou juste, de croire que le nom a préséance sur la réalité ? La valeur d'un tableau repose-t-elle avant tout sur la signature qui l'orne ?



Y a-t-il une réelle frontière entre la fiction et la réalité ? Peut-on s'approprier la vie de quelqu'un pour en faire une œuvre de fiction ? Ces questions, et bien d'autres, alimentent la quête que mène Simon Roy dans son plus récent roman, *Fait par un autre*.

Le titre déjà annonce les couleurs. Il fait référence au peintre Réal Lessard, né à Mansonville dans les Cantons-de-l'Est, dont la vie,

pour ce que l'on en sait, est des plus rocambolesques. Son passage remarqué sur le plateau de Bernard Pivot, en 1988, à la suite de la publication de son autobiographie, judicieusement titrée *L'amour du faux*, suivi d'un entretien qu'il accordera au journaliste Jean-François Lépine contribueront à forger la légende qui auréole le personnage. Lessard avouera, dans son livre, au même titre qu'un autre faussaire rendu célèbre par Orson Welles dans son film *Vérités et mensonges* (*F for Fake*), Elmyr de Hory, qu'il aura concouru à garnir généreusement les collections des grands musées de ce monde. Les retrancher équivaldrait à vider les réserves. Il y a cette scène inoubliable dans le film de Welles dans laquelle Elmyr de Hory avouait à la caméra devoir s'efforcer d'avoir le geste moins sûr lorsqu'il reproduisait une toile de tel peintre célèbre. On nage ici en plein délire. La vie de Réal Lessard dépasse tout ce que l'on peut imaginer dès lors que tout s'offre à lui par les bons soins de Fernand Legros, célèbre commerçant d'art, qui abusera de la confiance de Lessard en lui faisant miroiter qu'il lui permettra d'accéder à la célébrité des plus grands peintres. En cela, il faut reconnaître qu'il ne lui a pas menti, mais la reconnaissance acquise par Lessard n'est pas celle qu'il escomptait.

Voilà campé, en quelques traits grossiers, le fond de scène du roman qui comporte de nombreux changements de décor. Comme dans ses deux précédents romans – l'on pense ici surtout à *Ma vie rouge* Kubrick, dans lequel il relatait le suicide de sa mère et sa fascination pour le film *The Shining* –, Simon Roy intercale dans le cours du récit des éléments autobiographiques et des références factuelles, ces dernières étant vérifiables il va sans dire, parfaitement en lien avec l'objet de sa quête, ici la recherche du vrai. Ou les efforts pour en percer la vraie nature, pour démontrer que le vrai ne loge pas toujours à l'enseigne que l'on croyait. Le nom même qui coiffe les œuvres de fiction de Simon Roy n'est pas celui qui apparaît sur les registres de l'état civil, mais celui, selon lui, qui correspond à sa véritable identité. L'enquête entreprise autour du personnage de Réal Lessard (dont le prénom, en anglais, laisse déjà percevoir l'ambiguïté, ou la fragilité de ce que l'on considère *real*) devient en quelque sorte le prétexte pour se lancer dans une quête autrement plus personnelle. « Peut-être, écrit Roy, me suis-je forgé dès l'adolescence une sorte de personnage de fiction littéraire, à mon avis moins simpliste que l'étiquette réductrice d'imposteur. »

Ce roman est une réussite à plus d'un titre. D'abord par sa structure, l'alternance des nombreuses péripéties ayant marqué la vie du couple Lessard-Legros (Lessard demeurant toujours introuvable à ce jour, Legros étant décédé en 1983), parfois dignes d'une traque policière, et des interrogations qu'elles soulèvent, notamment la valeur accordée à une œuvre d'art, maintient déjà l'intérêt du lecteur. On comprend la fascination qu'a pu exercer le personnage d'Elmyr de Hory sur Orson Welles, comme celui de Réal Lessard sur Simon Roy. Puis, par les réflexions, multiples, nombreuses, qu'il partage sur la notion de vrai et de faux, sur la frontière que l'on s'efforce de tracer entre les deux, autant en art que dans nos vies. Enfin, et cet aspect n'est pas le moindre : par la quête personnelle de Simon Roy, eu égard à sa propre identité, à ce qui l'a forgée, qui nous est ici livrée sans fard. Au fond, ne sommes-nous pas tous des imposteurs ?

Jean-Paul Beaumier

René Maran

BATOUALA

Albin Michel, 2021, 260 p. ; 32,95 \$

Un siècle après sa parution, ce roman datant de 1921 fait l'objet d'une réédition. La manœuvre est bienvenue dans le contexte actuel, fait de débats enflammés sur le racisme, le colonialisme, la couleur de la peau.

La publication de l'ouvrage de cet auteur (1887-1960), originaire des Antilles, fonctionnaire français de l'administration coloniale, avait fait scandale dans la France de l'époque.

Il avait, apprend-on dans la préface d'Amin Maalouf, mis à mal le sentiment civilisateur dominant à propos de



la colonisation. Un coup d'épingle dans la fierté nationale française d'autant plus difficile à accepter que la parution du livre eut tout un écho : l'écrivain avait en effet réussi l'exploit de gagner le Goncourt à son tout premier roman, et était ainsi devenu le premier Noir à remporter un prix littéraire de prestige, consacrant son statut de pionnier du roman

africain en français.

L'histoire se passe en Afrique centrale, plus précisément dans la République centrafricaine actuelle, territoire nouvellement colonisé par la France. Batouala est le chef vieillissant, mais jaloux et implacable d'une ethnie locale, les Bandas. Il en vient à l'affrontement avec le jeune Bissibi'ngui, car celui-ci entretient une idylle avec une de ses huit compagnes, au surplus sa favorite, Yassigui'ndja.

À travers le vécu de Batouala, on voit un monde s'écrouler, se déliter, et le roman fait ainsi penser au chef-d'œuvre de Chinua Achebe, *Le monde s'effondre*. Ce dernier roman (1958) porte aussi sur la colonisation, mais britannique celle-là, du point de vue des Africains, et sur la disparition brutale d'une vie communautaire qu'on croyait figée à jamais.

D'une écriture précise et très soignée, ce livre est un cours d'ethnologie tant on s'imprègne de la culture africaine ancestrale : on fait la connaissance de noms propres, de noms de villages, de coutumes, de mots tirés du contexte africain de l'époque, dont on n'a jamais vu la résonance ailleurs. Cela ralentit certes la lecture, mais dénote ce qu'on devine être le soin pointilleux qu'a mis l'auteur à rédiger son œuvre.

Le livre n'est pas l'attaque frontale contre la colonisation à laquelle on aurait pu s'attendre. Son propos est plus subtil, plus oblique, surtout en ce qui concerne l'incidence néfaste de la présence des colons sur la population noire.

Les Français sont en fait quasiment absents du roman. Leur rare mention les ramène à un rôle d'usurpateurs et d'opresseurs, avec un comportement irritable, impatient, et surtout insensible à la culture des populations des territoires qu'ils cherchent à réduire au travail forcé.

« Notre soumission, reprit Batouala, dont la voix allait s'enfiévrant, notre soumission ne nous a pas mérité leur bienveillance. Et d'abord, non contents de s'appliquer à supprimer nos plus chères coutumes, ils n'ont eu de cesse qu'ils ne nous aient imposé les leurs. [...] Les blancs sont ainsi faits que la joie de vivre disparaît des lieux où ils prennent quartiers. »

Il est paradoxal que René Maran soit décédé en 1960, au début des indépendances africaines. Son livre aura assurément contribué à une prise de conscience de la cruauté

et du manque de dignité de plusieurs Européens dans le cadre de cette colonisation brutale à partir du XIX^e siècle, dont les effets délétères se font encore largement sentir aujourd'hui.

Yvan Cliche

Biz

L'HORIZON DES ÉVÉNEMENTS

Leméac, Montréal, 2021, 221 p. ; 24,95 \$

Depuis 2010, l'auteur s'est taillé une place de choix dans l'univers des romanciers québécois. De nombreux prix l'attestent. Ses romans sont attendus avec grand intérêt.



Dans *L'horizon des événements*, Achille Santerre est professeur de littérature à l'Université de Montréal au Québec (UMAQ). Sa spécialité : la littérature du début XX^e siècle. Au départ, il devait surtout se concentrer sur Proust, mais comme ce dernier n'est pas « dangereux », il se fixe alors sur un auteur mal famé qui occupera dorénavant l'avant-scène de ses cours : Louis-Ferdinand Céline.

L'auteur du *Voyage au bout de la nuit* est pris à témoin pour tout ce qui arrive à Santerre : sa désillusion amoureuse, le monde universitaire à l'heure des nouvelles sensibilités, la garde partagée de ses deux enfants : Léo, 14 ans, taciturne, et Flavie, 10 ans, sans amis à l'école. Inquiet et protecteur, son père l'aimera toute « Flavie » (des formules de ce genre foisonnent dans le roman au style entraînant).

Achille Santerre, écrivain lui-même, a rédigé un essai bien reçu sur Céline : *Écrire après le Voyage*. Il ne voue pas un amour démesuré à l'auteur de *Mort à crédit*. Ses pamphlets politiques et antisémites, reconnaît-il, sont une catastrophe. Bien qu'il soit parfois fatigant de l'aimer, il reste que dans le *Voyage* « il y a des mots si beaux » que le narrateur ne pourra « jamais complètement désespérer des hommes ».

On assistera à la parution du second roman de Santerre : *So watt*. L'action se déroule en 2076, dans un Québec devenu indépendant grâce aux douze Premières Nations, la douzième étant celle des Québécois d'origine française. (J'avoue que j'aimerais bien lire ce livre du double de l'écrivain Biz. Qui sait ? Il verra peut-être le jour.) Mais *So watt* est soit snobé par ses pairs (on lève le nez sur la production d'un collègue), soit critiqué à travers les lunettes du régime diversitaire : qu'en est-il de la place des femmes dans ce roman, de la situation des Autochtones, de l'appropriation culturelle ?

« Vous êtes un Québécois blanc francophone privilégié, de quel droit vous permettez-vous de prendre la parole au nom des Amérindiens, à qui votre groupe dominant a volé les terres ? » Coup de chance : Santerre aura droit à une entrevue à une émission d'après-midi à Radio Bla bla bla. L'animatrice relève qu'il manque résolument de femmes dans ce roman. L'auteur se défend en soulignant que ce n'était pas le cas dans son roman précédent, *Rang croche*. Il ne s'agissait pas d'un beau portrait de femmes, réplique l'animatrice bien informée. Poussé dans ses derniers retranchements, l'auteur avouera qu'en cette époque difficile pour les hommes blancs il a voulu éviter « l'appropriation sexuelle ».

J'ai trouvé particulièrement réussi le tableau que Biz dresse des changements survenus à l'université durant les 25 dernières années. D'un repaire d'hommes blancs cisgenres, elle s'est métamorphosée en lieu où il n'y a point de salut en dehors du régime diversitaire. Tout le cursus est revu à travers la grille d'analyse intersectionnelle, l'émancipation des minorités et le discours dominant-dominé. Avec les jalons mis en place (la polarisation des discours, l'épuration idéologique), le lecteur pourrait s'attendre à ce que Biz le mène dans une certaine direction, mais quelques surprises le guettent au tournant.

Achille Santerre consultera les réseaux de rencontres en ligne à la recherche d'un *match* parfait. Après les difficultés qu'éprouve l'homme blanc hétéro à se faire une place dans l'enseignement et la création, nous devenons les témoins de ses déboires dans le domaine amoureux. Heureusement, le mouvement #MeToo n'a pas complètement tué l'amour.

René Bolduc

André Jacques

LES GOUFFRES DU KARST

UNE ENQUÊTE D'ALEXANDRE JOBIN

Druide, Montréal, 2021, 423 p. ; 24,95 \$

Un agent du Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) est tué, à Montréal, au cours d'une opération contre un réseau croate de trafic d'armes et d'œuvres d'art. La victime est un ami et ancien frère d'armes d'Alexandre Jobin, qui accepte de prendre le relais.

L'antiquaire et ex-militaire autrefois déployé dans les Balkans Alexandre Jobin reprend du service afin de découvrir les circonstances qui ont conduit son ami Ian Fitzgerald à être assassiné lors d'une enquête pour le compte du SCRS. Celui-ci était sur la piste d'un dangereux réseau de trafiquants croates et italiens opérant à partir de la métropole québécoise. Jobin se trouve donc, à son tour, entraîné dans un déferlement d'événements qui le mèneront de Québec à Montréal, puis sur le plateau du Karst, en Croatie, en passant par la Slovénie et la ville de Trieste, en Italie. Mais ce fameux plateau ne



lui est pas étranger : quinze ans plus tôt, il y a vécu des moments tragiques au cours de son affectation dans l'armée canadienne, pendant la guerre des Balkans. Cette fois-ci, s'il n'est pas appuyé par les ressources militaires de la force d'intervention en ex-Yougoslavie, cela ne signifie pourtant pas qu'il sera seul pour affronter ses redoutables ennemis. Des alliés bien résolus se join-

dront en effet à lui afin de l'aider à boucler son enquête et à clore des contentieux remontant à sa participation, en tant que major, à la force d'intervention de l'OTAN.

André Jacques met ici en scène pour la septième fois son personnage d'Alexandre Jobin. À un certain nombre de reprises, dans ce nouveau polar, il est fait référence aux précédentes aventures de son protagoniste de prédilection. Mais la lecture des ouvrages antérieurs n'est aucunement indispensable à la bonne compréhension de la présente intrigue. Celle-ci se déroule à un rythme fort soutenu, ce qui n'empêche pas l'auteur d'agrémenter son texte de descriptions de personnages et de lieux originales et peaufinées jusqu'à l'excellence. Les personnages sont bien campés, la trame s'avère plausible et la langue est vivante et naturelle. De plus, le canevas historique et spatial de l'intrigue révèle un remarquable travail de documentation. En somme, voici un roman policier palpitant et particulièrement bien ficelé.

Gaétan Bélanger

Julien Gravelle

LES COWBOYS SONT FATIGUÉS

Leméac, Montréal, 2021, 179 p. ; 22,95 \$

Simon Rosenberg, alias Rozie, alias Christopher Moar, cuisine des amphétamines dans un conteneur enterré au cœur des bois, quelque part entre la lie du baril et la rivière Mistassini, au nord du Lac-Saint-Jean.

Dans ce genre d'endroit où les hommes se confondent avec les bêtes. Où les visages durcis impriment sur leurs traits l'inhospitalité du territoire. « Il y en a qui disent qu'à Fond-

du-Lac, une balle de fusil est considérée comme une mort naturelle », résume ainsi le narrateur à propos du village fictif, un authentique havre de paix passé au crible de la ruralité *trash* et du réalisme noir.

C'est dans ce coin de pays fantasmé à partir de son Girardville d'adoption que Julien Gravelle a campé le décor de son nouveau roman « noirdique », *Les cowboys sont fatigués*. Rappelons que Gravelle, Franc-Comtois d'origine, s'y est installé en 2006 et qu'il partage depuis son temps entre l'écriture et la nature où le conduit sa fonction de guide de plein air. Plus qu'un terrain de jeu, le territoire est pour lui une source d'inspiration qui a fourni un cadre à ses quatre précédentes publications.



Rozie, pour revenir à celui-ci, égrène donc dans ces marges une dette obscure, contractée de longue date, en compagnie de ses chiens de traîneau. Il se terre aussi depuis qu'une bombe artisanale de son cru a pété en France en arrachant les mauvaises têtes. Ses journées s'écoulent, pareillement tranquilles, au son de son antique presse à « pinotes ». S'écoulaient, plutôt, puisque Bernard, le boss du coin, est soudain retrouvé raide mort,

le corps criblé de balles.

L'enquête de la police réveille alors de vieilles histoires en menaçant l'anonymat du « cook », tandis que l'équilibre de la pègre locale chancelle. Les jeunes du coin, Ti-Cul, Steve, Martin et les autres, veulent « monter ». Rozie, autant que le vieux Jocelyn, souhaite pour sa part assurer ses arrières.

Comme un *musher* entraîné sur un sentier plein de détours et de rebondissements imprévus, Gravelle nous mène à travers les remaniements occasionnés, pour une balade parmi les bois égarés, à la rencontre des descendants mal dégrossis d'une race de pionniers qui ont troqué le godendard pour le SIG. Avec son intrigue haletante, ses personnages crédibles de bandits ordinaires et son envoûtante atmosphère d'univers frontalier, *Les cowboys sont fatigués* présente largement de quoi rester éveillé.

David Laporte

Un espace promotionnel dans *Nuit blanche* ?

Pour obtenir notre trousse média : sleclerc@nuitblanche.com | 1 833 619-7743